phlegmasiques (132, E. γ), pour les divers flux dans lesquels le siége même où la sécrétion morbide s'opère est accessible à l'application directe d'un médicament. Je veux parler surtout de ces flux catarrhaux qui sont une transformation des inflammations muqueuses, transformation si insensiblement ménagée que j'ai dû déjà, à l'instar de tous les auteurs, signaler, dans l'histoire particulière de chacun des genres de cette tribu d'inflammations, les médicamentations topiques propres à combattre le flux catarrhal qui lui correspond. Ainsi ai-je recommandé, contre la métrite leucorrhéique chronique, les injections astringentes, les fumigations aromatiques et balsamiques (556). Inutile de multiplier ici les exemples de cette sorte, qui seront, au besoin, aisément retrouvés par le lecteur.

Bien entendu, enfin, que, dans cet aperçu sommaire de la thérapeutique générale des flux, je passe sous silence et ne prétends pas même comprendre implicitement certaines médications qui sont en rapport avec tels ou tels genres de flux seulement, non pas avec tous; médications sur lesquelles je me réserve d'insister expressément dans les articles consacrés à l'histoire de ces flux-là en particulier.

ARTICLE II.

SIALORRHÉE.

Auteurs contemporains : — de Σίαλον, salive, et Ῥέω, je coule. — Par analogie avec la composition et la forme du vieux terme de *Diarrhée*. — Voyez n° 46. F. α.)

969. *Bibliographie.* — SCHURIG. — (*Sialologia.* Dresde, 1723, in-4°) Cap. III, *De salivæ excretione præternaturali et ptyalismo.*

JOSEPH FRANK. — (*Praxeos medicæ universæ præcepta.* — T. XI, Leipzig, 1830, in-8°. — Cap. VI, *De ptyalismo*). — Chapitre bon à consulter (*passim*), surtout pour ce qui concerne les sialorrhées sympathiques qu'on a vues se développer sous l'influence des fièvres intermittentes, des vers intestinaux et des diverses affections du pancréas.

TANQUEREL DES PLANCHES. *Recherches cliniques sur la sialorrhée ou flux salivaire* (Dans le *Journal de médecine de MM. Fouquier, Trousseau, Beau*, juin et juillet 1844). — M. Tanquerel, ayant eu l'occasion d'observer quelquefois la salivation essentielle, idiopathique, ou purement nerveuse, qui ne se trouve point décrite dans tous les livres, se mit à la recherche des faits analogues dans les fastes de la science. Rassemblant vingt-cinq cas qu'il a recueillis çà et là dans divers ouvrages, et dont il nous donne l'analyse succincte et critique, et apportant en même temps un récit détaillé des quatre cas qu'il a observés lui-même, c'est sur le rapprochement de ces vingt-neuf cas qu'il a fondé une histoire intéressante de ce que nous appellerons avec lui la sialorrhée.

970. *Définition et coup d'œil préliminaire.* — Par opposition aux cas dans lesquels un écoulement abondant de salive est un symptôme évidemment et étroitement subordonné à une inflammation plus ou moins prononcée de la bouche ou de l'arrière-bouche, nous comprenons sous le nom de sialorrhée tous ceux où la supersécrétion salivaire se montre à titre de phénomène principal et protopathique, et, comme on dit, à titre de maladie essentielle, en tant du moins que maladie de la bouche.

Ainsi consacrerons-nous une différence formelle de valeur significative entre le mot ptyalisme et le mot sialorrhée. Ptyalisme est et reste, pour nous, un terme qui appartient purement et simplement au vocabulaire de la symptomatologie (46. F. α.). Toutes les fois, sans exception, que, chez un individu donné, la salive flue en quantité extraordinaire, par quelque cause et dans quelque circonstance que ce soit, voilà un symptôme que, de prime-abord et sans plus ample informé, on appelle du nom de ptyalisme ou de salivation, suivant un usage depuis longtemps fixé. Il y a, comme nos lecteurs le savent fort bien, le ptyalisme des diverses espèces de stomatite, notamment de la stomatite varioleuse (427. B. et E.), et de la stomatite mercurielle (429. B. C. et D.); il y a le ptyalisme de la pharyngite (437. C. α), etc., etc. Sialorrhée est un terme de nosographie; c'est le nom d'un genre de maladie à part, qui consiste, je le répète, en ce que la supersécrétion de la salive se produit, pour ainsi dire, d'elle-même et non sous la dépendance d'une inflammation quelconque de la muqueuse buccale et pharyngienne. Dans la sialorrhée, cette membrane n'est ni rouge, ni douloureuse, ni gonflée; bien des fois, même, au contraire, elle se trouve toute décolorée et fort pâle.

Ainsi comprise, la sialorrhée, il faut le dire, est une affection rare. Quoi qu'il en soit, nous devons, comme M. Tanquerel des Planches l'a fait, distinguer les deux cas principaux, ou, si l'on aime mieux, les deux espèces que voici :

1° La sialorrhée idiopathique par excellence, c'est à savoir, celle qui se montre uniquement, exclusivement, entièrement imputable à je ne sais quelle modification dynamique ou nerveuse de l'appareil salivaire;

2° La sialorrhée sympathique, celle qui se montre subordonnée, en vertu de rapports mystérieux et insaisissables, à l'existence de la grossesse, ou bien à quelque maladie dont ni le siége ni les symptômes fon-

damentaux ne semblent avoir rien de commun avec l'appareil salivaire.

971. *Synonymie.* — Chez les auteurs qui confondent sous un seul nom générique tous les cas de supersécrétion salivaire, sauf ensuite à spécifier, par des épithètes plus ou moins exactes, les cas ici en question : — Ptyalisme ; — Salivation ; — Sialisme (terme fort peu usité. — Σιαλισμός, Gal.) ; — Hypersialorrhée (Piorry, *Traité de médecine pratique*, t. V, pag. 415).

972. *Symptomatologie.* — A. Le rejet de la salive au dehors de la bouche : voilà le symptôme principal, parfois même le seul et unique symptôme de l'affection qui fait l'objet du présent article. Chez l'homme sain, d'après les observations que M. Donné a faites sur lui-même, et qu'il a consignées dans son *Histoire physiologique et pathologique de la salive* (Paris, 1836, in-8°), il paraît que la sécrétion salivaire peut aller jusqu'à produire 390 grammes de liquide par jour sans entraîner de crachotemens ; la salive est alors, ou du moins peut encore être entièrement avalée, au fur et à mesure qu'elle afflue dans la cavité buccale. Entre ce chiffre, que M. Donné nous présente comme le maximum de la production normale de la salive dans le laps d'une journée, et celui que la *Physiologie* de Burdach établit sur un autre mode d'observation et de calcul, la différence est fort petite, et, véritablement, à peu près insignifiante. Quoi qu'il en soit, dès que la salive surabonde au point d'exiger de toute nécessité un crachement plus ou moins fréquemment réitéré, là commence évidemment l'état pathologique, la supersécrétion morbide, en un mot, la sialorrhée. Et, depuis un degré médiocre jusqu'à un degré excessif, combien de variétés ce flux ne peut-il pas offrir ! On a vu, dit-on, des personnes qui rendaient plusieurs litres de salive en vingt-quatre heures. Quelquefois le flux est incessant, ininterrompu, et les malades, privés de sommeil, sont ainsi en proie à une véritable torture. Quelquefois le flux n'a lieu que pendant le jour, et à certains momens.

B. Tout ce qui, dans la sialorrhée pure et simple, accompagne l'afflux même de la salive dans la bouche, c'est un sentiment de gêne et de pesanteur, et aussi, à ce que disent quelques auteurs, une sorte de frémissement ondulatoire le long des joues. Mais ce dernier trait a-t-il été réellement observé ? A-t-il été franchement accusé par des malades tout-à-fait ignorans en anatomie ? Je soupçonnerais plutôt, à vrai dire, qu'il a été imaginé dans le cabinet, d'après la connaissance du conduit de Sténon.

C. Quant à ce qui concerne la salive elle-même, en cas de sialorrhée, les observateurs nous la décrivent comme un liquide à la fois transparent et grisâtre, légèrement visqueux, présentant çà et là dans l'intérieur de sa

masse, quelques flocons de mucus épais et opaque, et conservant quelque temps à sa surface une certaine écume, due à l'air dont se pénètre toujours la salive avant d'être crachée. Le plus souvent insipide et inodore, ce liquide a quelquefois offert une saveur manifestement salée ou sucrée, quelquefois une odeur fétide. Sa pesanteur spécifique s'est trouvée de fort peu supérieure à celle de l'eau : soit, par exemple, 1,0088, — 1,0043, — 1,0015, — etc. En règle générale, peut-être même universelle et absolue, l'alcalinité naturelle de la salive continue d'exister.

D. La salivation diminue pendant les repas, et augmente par la faim.

E. Pour peu que la sialorrhée soit considérable, une soif plus ou moins vive est un symptôme constant.

F. Généralement, mais non pas toujours, non pas nécessairement, les sujets atteints de sialorrhée présentent quelques uns des symptômes que voici : altérations du goût ; inappétence ; dérangement de la digestion stomacale ; nausées ; fer-chaud (454. D. 6.). C'est dire que la sialorrrhée se montre le plus souvent à titre de complication d'une gastrite, d'une gastrorrhée, ou d'une pancréatite.

G. Lorsque la sialorrhée est abondante et qu'elle se prolonge longtemps, fût-elle le seul et unique mal chez l'individu donné, elle ne peut manquer d'avoir un effet fâcheux sur l'état général de l'économie. Elle entraîne à sa suite l'amaigrissement et une langueur plus ou moins prononcée.

H. Tantôt la sialorrhée débute vivement et se montre sur-le-champ très abondante. Tantôt c'est lentement et peu à peu qu'elle atteint un haut degré d'intensité. Elle offre, au surplus, de grandes variations dans sa marche, suivant une foule d'influences diverses, dans le détail desquelles je me garde bien d'entrer. Assez fréquemment, elle a une durée très longue : sur les vingt-neuf cas rassemblés par M. Tanquerel des Planches, quatre seulement ont eu une marche aiguë ; un seul cas, un seul, s'est produit sous un type véritablement intermittent. Quelquefois, la sialorrhée, après une opiniâtre chronicité, a été emportée par l'influence d'une maladie intercurrente.

I. Dans certains cas, à ce qu'il paraît, la sialorrhée s'est montrée comme une crise salutaire, comme un accident heureux et passager, qui venait mettre fin à une maladie plus ou moins grave. On trouve plusieurs exemples de cette espèce dans la *Sialologie* de Schurig (§ VII).

973. *Étiologie.* — A. La sialorrhée est incontestablement plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Et, à cet égard, le relevé

de M. Tanquerel des Planches nous amène à admettre comme formule numérique le rapport de 3 : 1.

B. Des vingt-neuf cas de M. Tanquerel des Planches, pas un n'est arrivé avant l'âge de vingt ans. Est-ce un pur hasard ? ou bien faut-il y voir une immunité réellement naturelle à l'enfance et à l'adolescence ?

C. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tempérament nerveux est une condition éminemment propre à favoriser le développement de la sialorrhée. Et voilà même déjà une raison qui nous explique pourquoi les femmes fournissent plus d'exemples d'un semblable flux, puisque c'est chez elles que prédomine le tempérament nerveux. C'est surtout chez des femmes éminemment nerveuses, chez des femmes névropathiques, hystériques et hypocondriaques, que la sialorrhée est apparue aux observateurs. Et, si elle s'est quelquefois rencontrée dans l'autre sexe, c'est surtout aussi chez des hommes hypocondriaques. De là, dans la *Nosologie* de Sauvages, le *Ptyalismus hypochondriacus* (cl. IX, gen. XXIII, sp. 9).

D. Tout le monde connaît la sialorrhée qui est une des incommodités ordinaires de la grossesse durant les trois ou quatre premiers mois (*Ptyalismus gravidarum*, Sauvages, *ibidem*, sp. 15). Autre raison qui montre combien est vraie l'inégalité de prédisposition, entre les deux sexes, pour la production de la sialorrhée.

E. On a vu la sialorrhée se développer à titre de sécrétion supplémentaire : par exemple, après la brusque suppression d'une leucorrhée, d'une sueur des mains, etc., et surtout après l'interruption et les dérangemens des règles. Chez une des malades de M. Tanquerel des Planches, la sialorrhée survint dans les orages de l'âge critique, persista pendant plusieurs mois, et ne cessa que pour être remplacée par un épiphora.

F. Quelquefois, c'est sous l'influence d'une émotion morale que naît d'emblée une sialorrhée idiopathique : c'est sous le coup d'une frayeur vive, d'une grande colère, d'un poignant désespoir; c'est à la vue ou même au simple souvenir d'un objet dégoûtant.

G. Nul doute que la sialorrhée ne puisse être directement déterminée par l'abus des sialagogues, et notamment par l'habitude de fumer du tabac. Mais, chose singulière et bien digne d'être notée, M. Graves, de Dublin, a observé un cas dans lequel la salivation reparut plusieurs années après l'usage du mercure.

H. On a vu, j'ai vu moi-même une sialorrhée sympathique accompagner la névralgie faciale (névralgie de la cinquième paire). Ploucquet (*Litteratura medica*, art. *Salivatio*) avait formellement signalé ce fait,

sur la foi de deux dissertations spéciales touchant la névralgie en question (Forstmann, *Diss. de dolore faciei Fothergillii*, Duisbourg, 1790, pag. 6. — Simon, *Diss. de prosopalgiâ*, Hall, 1793, pag. 9).

I. Sous l'influence d'un émétique qui est en train de travailler l'estomac, on observe toujours, même avant tout vomissement, un certain degré de sialorrhée sympathique. C'est le *Ptyalismus nauseosus* de Sauvages (genre déjà cité, sp. 1). Quoi de surprenant, par conséquent, que la même sympathie s'éveille quelquefois en cas de gastrite ou de gastrorrhée ?

J. Nos lecteurs savent déjà que dans la pancréatite, que dans le cancer du pancréas, il est ordinaire d'observer une sialorrhée sympathique (639. B. C. — et 859).

974. *Diagnostic.* — En présence d'un ptyalisme, ne manquez pas d'explorer attentivement la bouche et l'arrière-bouche; et si vous ne trouvez là aucune sorte de travail inflammatoire, c'est donc à la sialorrhée que vous avez affaire.

975. *Pronostic.* — Peu grave, en général.

Sur les vingt-neuf cas rassemblés par M. Tanquerel des Planches, huit ont guéri naturellement sans l'intervention d'une médecine active; vingt ont guéri sous l'influence de certains médicamens, qui paraissent avoir eu réellement une part dans la guérison ; neuf sont restés rebelles à l'art et ont continué opiniâtrément.

Il est assurément très rare qu'une simple sialorrhée puisse entraîner un véritable danger. Toutefois, si elle va jusqu'à causer, par son abondance, un affaiblissement notable de l'économie, elle devient alors un mal grave : non pas qu'elle soit jamais mortelle par elle-même, mais parce qu'elle rend le corps tout à la fois plus accessible aux atteintes des autres maladies, et moins apte à y résister.

Bien plus, — ai-je besoin de le redire ? — la sialorrhée peut être quelquefois saluée comme un événement d'heureux augure. C'est lorsqu'elle survient dans des circonstances qui permettent de la considérer comme un phénomène critique (54. F. G.); c'est lorsqu'elle coïncide avec un certain amendement d'une affection sérieuse, opiniâtre, et déjà en quelque sorte invétérée.

976. *Thérapeutique.* — Les collutoires astringens, indiqués par la théorie (968), ne répondraient pas dans la pratique, si l'on en juge d'après les recherches de M. Tanquerel des Planches, aux espérances qu'il est pourtant bien rationnel de fonder sur eux.

Mais la théorie ne s'est pas trouvée en défaut sur le compte des purgatifs. Les médicamens de ce genre, et notamment les eaux de Sedlitz, ont eu quelquefois les succès qu'elle prévoyait (968).

Après les purgatifs, proclamons, toujours sur la foi du relevé de M. Tanquerel des Planches, les médicamens qui suivent, comme étant ceux par lesquels la sialorrhée a paru être, dans certains cas aussi, très efficacement réprimée :

1° L'opium à haute dose;

2° Les eaux de Vichy;

3° Les préparations ferrugineuses;

4° Le charbon pulvérisé, moyen assez bizarre, mais qui a réussi entre les mains de M. Rayer;

5° La cannelle, administrée comme masticatoire (voyez l'observation racontée par Souquet, dans le *Journal de médecine de Vandermonde*, t. XXII, pag. 40);

6° Le mercurialisme lui-même poussé jusqu'à production de la stomatite.

Si les ferrugineux ont réussi quelquefois à guérir la sialorrhée, c'est, sans aucun doute, en corrigeant l'état général de l'économie; c'est en combattant et en atténuant une disposition chlorotique et névropathique, qui n'était point étrangère à la production et à la prolongation du flux. Par contre, évidemment, dans le cas où la sialorrhée se montrerait liée à la pléthore, il faudrait combattre celle-ci par la saignée et autres moyens appropriés. Car, encore un coup, pour la vingtième, pour la centième fois, songez-y bien, jeunes praticiens, et ne perdez jamais de vue cette grande règle de la thérapeutique, le traitement de l'affection locale doit presque toujours être subordonné à la considération de l'état général; c'est un malade, plutôt qu'une maladie, que nous avons à modifier.

Ainsi donc, étant donné un cas de sialorrhée, tâchons, avant tout, d'en découvrir, si nous pouvons, la cause, afin de combattre le mal avec le plus d'avantage possible, afin de l'attaquer, pour ainsi dire, dans sa racine. Mais, hélas! il faut l'avouer, la cause, fût-elle toujours bien connue, ce n'est pas à dire que nous pourrons par cela même tarir aisément le flux salivaire. Voyez, par exemple, la sialorrhée sympathique de la grossesse : combien peu se laisse-t-elle maîtriser par les efforts de l'art!

ARTICLE III.

GASTRORRHÉE.

(Auteurs contemporains. — De Γαστήρ, gén. Γαστρός, et de Ῥέω. — Voir ci-dessus, article II.)

977. *Bibliographie.* — SAUVAGES. — (*Nosol. method.*). Class. IX, gen. XIII, sp. 26, *Vomitus pituitosus.*

CHOMEL. — (Dans le *Dict. de méd.*, en 21 vol., — t. X, art. *Gastrite.*) — Pag. 97-8 (*Description du catarrhe chronique de l'estomac*); — pag. 106-7 (Traitement.)

ROCHE. — (Dans le *Dict. de méd. et de chir. prat.*, — t. IX, pag. 130-2.) — Article *Gastrorrhée.*

978. *Définition.* — Sous le nom de *Gastrorrhée*, nous désignerons un flux (951) dont la source est dans l'estomac, — en d'autres termes, une affection consistant essentiellement en une supersécrétion qu'opère la muqueuse gastrique, et se caractérisant au dehors par le vomissement ou la régurgitation du liquide qui est le produit de cette supersécrétion.

Mieux vaut que nous réservions ainsi le terme de gastrorrhée pour dénommer précisément un genre nosographique bien digne d'être reconnu et mis à part. Interdisons-nous d'appeler de ce nom, à moins que ce ne soit dans le but de donner le change à l'imagination des malades, les cas dans lesquels des vomissemens ou des régurgitations analogues sont le symptôme d'une gastrite ou d'un cancer. Et puis, dussé-je accorder qu'il y a peu d'inconvénient, après tout, à parler de gastrorrhées symptomatiques en pareille occurrence, toujours est-il que je n'ai plus à revenir sur ces cas-là; je ne dois envisager ici que la gastrorrhée essentielle et idiopathique, telle que je viens de la poser et de la définir comme genre de la famille des flux, comme maladie véritablement à part.

Supposez qu'à l'intérieur de l'estomac il s'opère une supersécrétion de suc gastrique ou de glaires; mais que les produits de la supersécrétion, au lieu d'être rejetés par le mécanisme antipéristaltique du vomissement ou de la régurgitation, soient naturellement expulsés à travers le pylore, et s'en aillent cheminant le long de l'intestin, pour être enfin évacués, avec les résidus du chyme, sous forme de selles louables ou diarrhéiques. Là encore, assurément, pour les yeux de l'esprit, la gastrorrhée existe. Mais un tel cas, que la théorie prévoit, jamais la pratique ne nous le réalise visiblement. La gastrorrhée, sans les phénomènes de vomissement et de régurgitation qui en sont la révélation extérieure, est véritablement comme si elle n'était pas.

Assurément, encore, la gastrorrhée peut être aiguë ou chronique. Pour ma part, du moins, je ne fais aucune objection, en théorie, contre la possibilité de la première de ces deux formes. Mais sous cette forme-là, reconnaissons-le franchement, la gastrorrhée touche de bien près à la gastrite, dont il me semble impossible de la distinguer sur le malade même, et autrement qu'en théorie, sauf peut-être un seul cas, celui dans lequel elle se montre suraiguë, presque toujours de compagnie avec

une entérorrhée, et qui va être décrit ci-après comme un genre à part, sous le nom de choléra (art. V). Je me bornerai donc, dans le présent article, à tracer en particulier une courte histoire de la gastrorrhée chronique.

979. *Aperçu sommaire de la gastrorrhée chronique en particulier.* — A. Le type le plus frappant, le mieux dessiné, le plus incontestable de la gastrorrhée se trouve chez certains individus, la plupart déjà vieux ou dans l'âge de la virilité décroissante, qui n'ont pas d'autre incommodité, du moins de la part de l'estomac, que de rejeter quotidiennement, par régurgitation ou bien, mais c'est plus rare, par vomissement, une plus ou moins grande quantité d'un mucus glaireux, demi-transparent et insipide. D'ordinaire, c'est le matin à jeun que cette évacuation s'opère. Les uns rendent ainsi 50 à 60 grammes de glaires par jour ; les autres, davantage, 400 ou 500 grammes, par exemple. Ces individus, une fois cette évacuation accomplie après quelques maux de cœur, et, d'ordinaire aussi, avec accompagnement d'une sialorrhée sympathique, ne souffrent aucunement de l'estomac, ont un appétit excellent, mangent beaucoup, digèrent assez bien, et peuvent vivre fort longtemps, malgré une telle infirmité. En un mot, ils n'ont, évidemment, ni gastrite ni cancer de l'estomac ; ils n'ont rien autre chose qu'un flux catarrhal de ce viscère, une gastrorrhée glaireuse. Le plus communément, je le répète, c'est le matin que l'estomac se débarrasse des glaires qui s'y sont produites et accumulées pendant un laps de vingt-quatre heures. Mais, chez quelques individus, le même phénomène se renouvelle deux à trois fois par jour, même plus souvent encore. Il en est chez lesquels la production et la régurgitation des glaires stomacales ont lieu surtout après le repas et pendant le travail même de la digestion ; et, chose remarquable, il est assez ordinaire que ces glaires soient seules renvoyées, seules entraînées par le mouvement antipéristaltique, sans amener avec elles aucune parcelle de matière alimentaire et chymeuse.

B. En d'autres cas, la gastrorrhée ne consiste pas dans la supersécrétion des glaires qui ne peuvent être évidemment que le produit d'une membrane muqueuse ; mais elle ne fournit qu'une sorte de pituite légèrement filante, tout à-fait analogue à la salive, et qui, par conséquent, peut fort bien passer pour être le résultat d'une augmentation extraordinaire de la sécrétion pancréatique. (639. B. — 641. — 859.)

C. Chez bien des gens, la gastrorrhée, soit glaireuse, soit pituiteuse, au lieu de constituer, ce qui est le cas le plus simple, et généralement le moins incommode, un flux alcalin ou neutre, a pour caractère d'être acide constamment ou de temps à autre. Presque toujours, en pareille circonstance, la digestion est plus ou moins pénible ; et il n'est pas rare non plus de rencontrer alors ce symptôme douloureux particulièrement connu sous le nom de *fer chaud*. (454. D. 6.)

D. Si un flux abondant et habituel de glaires stomacales entièrement dépourvues d'âcreté est, dans bien des cas, compatible avec la conservation d'une santé d'ailleurs assez bonne, et avec le légitime espoir d'une longue vie (A), ce n'est pas à dire pour cela que d'autres fois une semblable gastrorrhée ne puisse s'accompagner d'inappétence, de bradypepsie, de dyspepsie, voire même d'amaigrissement et d'un état de langueur.

E. Quelquefois aussi, avec la gastrorrhée, existe en même temps la gastralgie, notamment chez les sujets névropathiques et hypocondriaques.

F. La gastrorrhée chronique décidément établie devient d'ordinaire une infirmité incurable, d'autant que les personnes qui en sont atteintes n'ont presque jamais le courage de s'astreindre avec une longue persévérance au régime et au traitement qui leur sont prescrits. Cependant, sans nul doute, cette affection est susceptible de guérison. Pour ma part, je l'ai vue céder et disparaître sans retour, il y a de cela plusieurs années déjà, chez un de mes cliens, vieillard goutteux qui depuis longtemps la présentait sous une forme extrêmement prononcée.

G. En ce qui touche à l'étiologie de la gastrorrhée chronique, il est évident, premièrement, que ce flux, comme tout autre flux catarrhal, peut être la suite et la transformation d'une véritable inflammation ; qu'il peut, en un mot, procéder d'une gastrite. Mais ce n'est pourtant pas là ce qui paraît arriver le plus ordinairement. En général, la gastrorrhée s'établit sans être précédée de symptômes qui puissent être réputés pour ceux d'une gastrite ; et, comme je l'ai déjà dit en commençant, c'est presque toujours chez des personnes âgées. Les excès de table, l'abus des boissons alcooliques, la diathèse goutteuse, voilà, en outre, les conditions auxquelles le développement de la gastrorrhée se montre le plus fréquemment lié chez ces personnes-là. Sous l'influence de stimulations journellement répétées, mais point assez fortes, cependant, pour produire l'inflammation d'un estomac peu irritable, tout se borne à des phénomènes de supersécrétion qui, après avoir été provoqués tant et tant de fois, finissent par devenir une habitude de la muqueuse gastrique, par constituer une sorte de fonction excrémentitielle qui désormais ne laisse pas que d'être, jusqu'à un certain point, nécessaire à l'équilibre général de l'économie.

H. Quant au diagnostic, force est bien de nous écrier ici, comme à l'endroit de la gastrite : Qu'il est difficile au praticien de reconnaître la véritable nature des diverses maladies de l'estomac (452. B.)! Pour

quelques cas bien tranchés que nous avons pu poser comme l'archétype de la gastrorrhée (A), combien de cas équivoques, ambigus, obscurs! Ne rêvons pas gastrite et cancer toutes les fois que nous nous trouverons en présence d'une gastrorrhée. Mais pourtant il importe de se rappeler que la supersécrétion muqueuse est un phénomène qui peut tenir à une gastrite chronique (454. D. δ.), et, par conséquent, aussi, à un cancer de l'estomac. Pour procéder par exclusion au diagnostic de la gastrorrhée, ayons donc toujours présentes à l'esprit les remarques et les réflexions que nous avons faites concernant le diagnostic de l'une et l'autre de ces deux maladies-là. (456. — et 843.)

I. Si, chez un individu donné, nous sommes en droit de croire, tout bien considéré, à l'existence d'une simple gastrorrhée, il résulte de tout ce qui précède que le pronostic ne doit rien avoir de sinistre.

J. Médicamentation alcaline (132. D. ε.) par le bi-carbonate sodique, par les eaux de Vichy naturelles ou artificielles, en cas de gastrorrhée acide. Le cachou, l'absinthe, l'aloës, la rhubarbe et autres médicamens amers réussissent assez souvent à diminuer la supersécrétion glaireuse de l'estomac, et à faciliter la digestion devenue plus ou moins lente et pénible par suite de cette supersécrétion même. Un vomitif, et surtout l'ipécacuanha, convient de temps à autre, quand l'estomac ne se délivre pas facilement des glaires qui le surchargent. Purgatifs dans le même but, et aussi dans le but d'entretenir la liberté du ventre, et de constituer, au besoin, un flux supplémentaire. Régler sévèrement le choix et la mesure des alimens et des boissons, suivant les conditions que l'expérience aura montré être les moins propres à exciter, chez le malade donné, la supersécrétion gastrique, les mieux en harmonie avec l'idiosyncrasie de ce malade : ce qui bien souvent, il faut l'avouer, exige beaucoup de tâtonnemens préalables.

M. Roche dit avoir obtenu un succès très prompt en employant à la fois l'extrait gommeux d'opium à la dose d'un demi-grain à un grain, et la magnésie calcinée à la dose d'une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau sucrée tous les soirs, chez deux malades qui tous les matins, à leur réveil, vomissaient une quantité considérable d'un mucus limpide. C'est par les eaux de Vichy, l'aloës et un régime approprié que j'ai réussi à guérir la gastrorrhée du vieillard goutteux dont je parlais tout-à-l'heure (F). M. Chomel, dans l'article cité, proposait l'emploi des anti-catarrhaux (132. G. π.), goudron, térébenthine de Venise, baume de copahu, etc.; il en appelait à l'expérience pour apprécier l'efficacité de ces médicamens dans le cas qui nous occupe. Le problème est encore à résoudre. La difficulté est de trouver une personne qui se soumette à l'emploi longtemps prolongé de médicamens si nauséabonds, si dégoûtans, si antipathiques à l'estomac, dans l'espoir incertain de tarir un flux qui, après tout, est peut-être une incommodité moindre que celle d'une pareille médicamentation.

ARTICLE IV.

ENTÉRORRHÉE.

(Auteurs contemporains. — De Ἐντερον, intestin. — Voir ci-dessus, article II.)

980. *Bibliographie.* — ALIBERT. — (*Nosologie naturelle*, famille II, Entéroses, genr. II, *Entérorrhée*). — Voir particulièrement les espèces 1re (*E. stercorale*), 4e (*E. séreuse*), et 6e (*E. laiteuse.* — Diarrhée chez les nouvelles accouchées, notamment à titre de flux supplémentaire de la sécrétion lactée. Mais là, il faut l'avouer, la présence de l'entérite est bien souvent impossible à méconnaître.)

ROCHE. — (Dans le *Dict. de méd. et de chir. prat.*, t. VI, p. 287-96). — Article *Diarrhée.*

DALMAS. — (Dans le *Répert.*, t. X, p. 269-78). — Art. *Diarrhée.*

SOCQUET. *De l'emploi des stimulans dans certaines diarrhées aiguës.* (Dans la *Revue médicale*, novembre 1844.)

981. *Bref aperçu.* — Nous adoptons le nom d'entérorrhée et le réservons exclusivement pour désigner, dans notre famille des flux (961), un genre dû à la supersécrétion de la muqueuse intestinale, — en d'autres termes, une affection ayant pour phénomène essentiel et fondamental cette supersécrétion, qui là se produit seule et par elle-même, ou, pour mieux dire, sans entérite. Au surplus, c'est là un cas à peu près unanimement reconnu par les auteurs, sous diverses dénominations plus ou moins exactes, plus ou moins propres à en donner une juste idée : Diarrhée nerveuse, de M. Roche (*loc. cit.*); Diarrhée catarrhale de M. Grisolle (*Tr. élém. et prat. de path.*, t. Ier, p. 746), contrairement à l'usage de bien des auteurs, et notamment de Pinel, qui entendaient par là une entérite (66. — et 465. B.); Hydrentérorrhée, de M. Piorry (*Tr. de méd. prat.*, t. V, pag. 292), etc., etc.

Entre ces deux mots, entérorrhée et diarrhée, consacrons formellement la même distinction qu'entre ceux de sialorrhée et de ptyalisme. La diarrhée, ainsi que le ptyalisme, est un symptôme (46. F. α.); et les causes intérieures de ce symptôme ne sont pas moins variées que les diverses formes sous lesquelles il se manifeste. L'entérorrhée, comme la sialorrhée, est, au point de vue de la nosographie organique, une maladie particulière et bien distincte; et cette maladie-là ne peut avoir pour symptôme, entre toutes les formes de la diarrhée, que les diarrhées stercorales, séreuses ou glaireuses.